Claude Rivals, *Le moulin et le meunier. Mille ans de meunerie en France et en Europe* (préface de Jacques Le Goff). Vol. 1 : *Une technique et un métier*. Vol. 2 : *Une symbolique sociale*. Roques sur Garonne, Empreinte Éditions, 2000.

Cyrille Megdiche

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/103>

DOI : 10.4000/etudesrurales.103

ISSN : 1777-537X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2002

Référence électronique

Cyrille Megdiche, « Claude Rivals, *Le moulin et le meunier. Mille ans de meunerie en France et en Europe* (préface de Jacques Le Goff). Vol. 1 : *Une technique et un métier*. Vol. 2 : *Une symbolique sociale*. Roques sur Garonne, Empreinte Éditions, 2000. », *Études rurales* [En ligne], 161-162 | 2002, mis en ligne le 17 juin 2003, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/103> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesrurales.103>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Claude Rivals, *Le moulin et le meunier. Mille ans de meunerie en France et en Europe* (préface de Jacques Le Goff).
Vol. 1 : *Une technique et un métier.*
Vol. 2 : *Une symbolique sociale.*
Roques sur Garonne, Empreinte Éditions, 2000.

Cyrille Megdiche

S'intéresser au moulin, il y a quelques décennies, était pour le moins insolite. S'agissait-il d'esthétisme romantique ? De folklorisme attardé ? En quoi le moulin pouvait-il bien être un objet d'étude et de recherche ?

La sociologie était rurale ou urbaine; se développait à côté d'elle une sociologie du travail et de l'école. À Toulouse-Le Mirail dans les années 1965-1970 l'ethnologie était encore dans les limbes. La « grande ethnologie » se faisait ailleurs, explorant le lointain et l'exotique.

Pourtant, vers 1970, on commença à imaginer une ethnosociologie en France avec le programme du Musée national des arts et traditions populaires intitulé « Corpus d'architecture rurale ». Sous la direction de Jean Cuisenier il s'agissait de réactualiser les monographies du « Chantier intellectuel 1425 » qui dormaient dans les tiroirs depuis les années quarante. C'est aussi l'époque où l'on découvrit le récit de vie d'un paysan beauceron, *Grenadou*, puis, en 1975, *Le cheval d'orgueil* du breton Pierre-Jakez Hélias. Un nouveau genre venait de naître.

Ce n'est qu'en 1980 qu'on se met à réfléchir sérieusement au « patrimoine ethnologique » et à une « ethnologie d'urgence ». Jean Cuisenier aux ATP, Isac Chiva à l'EHESS, et quelques autres, sont au coeur (parisien) de cette résurrection de

l'ethnologie à la fois en continuité et en rupture avec le vieux folklore largement discrédité sans doute à cause de sa complaisance passéiste lors des « années noires ». À Toulouse, un petit groupe s'intéresse à ces questions. En particulier Georges Calvet, Claude Rivals et, pour un temps, Marcel Drulhe. L'étude de la maison rurale en Midi-Pyrénées, en Gascogne ou en Quercy leur fait connaître, avant même sa parution, le texte que leur adresse Pierre Bourdieu sur la maison kabyle. C'est, à l'époque, une révélation. Rivals publie en 1979, aux éditions Berger-Levrault, le volume du Corpus concernant le midi toulousain et pyrénéen. Ainsi honore-t-il la commande du programme des ATP. Mais son sujet de prédilection reste -- au travers d'autres recherches que je vais évoquer -- le moulin.

Sociologue de formation, Rivals¹, dont le diplôme d'études supérieures portait sur l'instituteur dans le roman français contemporain, s'oriente tout naturellement vers la sociologie de l'école et de ses enseignants. Cette branche de la recherche, qui l'a amené à publier plusieurs articles et un livre, ne cessera de le concerner. Il s'intéresse aussi à ce qu'il appelle les « oeuvres de l'homme ». L'enseignement de sociologie de Paul de Gaudemar, alors maître-assistant à l'université de Toulouse, comprenait quelques grandes leçons sur l'ethnologie, ses auteurs, ses concepts, ses méthodes. C'est autour d'une ethnosociologie à inventer que Rivals construit sa recherche et son enseignement, et ce au carrefour de quatre courants.

- L'anthropologie sociologique centre sa réflexion sur la nécessité de traiter « des faits sociaux comme des choses »; mais, sans doute plus proche de Mauss, ce qui passionnera Rivals sera d'étudier « les choses comme des faits sociaux ».

- L'anthropologie structurale, à la suite de Lévi-Strauss, invite à de nouvelles lectures et analyses des mythes lointains mais se penche aussi sur des oeuvres de nos cultures, des contes en particulier. Les travaux critiques de Makarius, Leach et Bourdieu intéressent Rivals au plus haut point.

- L'anthropologie dynamique prônée par Balandier dont il est impossible d'ignorer les acquis et les perspectives : la structure ou le conflit ? Les deux ne coexistent-ils pas dans la vie sociale ?

- Enfin, « l'ethnologie d'avant l'ethnologie », le folklore dont les collectes sont irremplaçables. Van Gennep et Paul Sébillot, certes, mais surtout le trop peu connu Eugène Rolland sont régulièrement sollicités. Les « choses » étudiées, à savoir la maison, le moulin, la batellerie, les artisanats, l'apiculture, les ruches décorées de Slovénie, les peintures des bateaux portugais, l'âne, le renard pourraient donner une impression d'éclatement. Ce serait méconnaître les deux axes forts qui coordonnent puissamment ces curiosités.

D'une part, les modes de médiation (ni la domination, ni la subordination donc) : le statut et le rôle de l'intermédiaire technique, social, culturel (l'enseignant, le meunier ou l'artisan, entre culture savante et culture populaire). Ainsi se dessine une originale « ethnologie de l'entre-deux ».

D'autre part, l'ambition de traiter le patrimoine dans sa complexité : le patrimoine matériel et le patrimoine idéal s'interpénètrent. Impossible de séparer -- sauf provisoirement et pour des questions de méthode -- le réel et le symbolique. D'où un formidable attachement aux images et à leur analyse. Mais l'image ne saurait escamoter le matériel. On pense à Godelier ainsi reformulé : il y a certes de l'idéal partout, à la limite tout est idéal, mais l'idéal n'est pas tout. Et cet ancrage dans cette différence apparemment minuscule est capital.

Cet intérêt pour les idées et les images -- les représentations sociales -- a conduit Rivals à explorer, d'une façon qui me paraît nouvelle, quelques parcelles du champ des ethnosciences, particulièrement l'ethnozoologie. Il a ainsi travaillé, à partir d'Eugène Rolland, sur l'âne et a dirigé une thèse sur cet animal. Plus approfondie a été son enquête sur le renard qui nous a valu un film *Les chasses au renard* (Réquena et Rivals), un colloque sur « le renard et l'homme », une exposition « Renard, prince de l'entre-deux » et récemment le livre collectif *Le rire de goupil*, qui illustre la recherche des médiations (renard entre nature et culture, par exemple) et une approche du patrimoine biologique.

Il faut bien le reconnaître, le moulin avait fort peu attiré les chercheurs avant 1970-1975. Anticipant sur cette ethnologie d'urgence dont la nécessité apparaît vers 1980, l'auteur s'est d'abord intéressé au moulin à vent, machine aérienne plutôt fragile à cause de ses grandes ailes et depuis longtemps condamnée par une loi scélérate exigeant qu'à la mort du meunier on ôte les ailes du moulin pour ne plus payer la patente. Son propos n'est ni celui d'un ingénieur ni celui d'un architecte. Ici l'anthropologue doit acquérir une solide documentation historique, pour ne pas dire une formation d'historien, qui le situe dans le prolongement des études fondatrices de Marc Bloch et de Charles Parain, qui, tous deux, ont traité du moulin à eau². À la différence de ces auteurs, Rivals se fait ethnographe, voire « technographe », analyse et photographie les machines, les mécaniques, mais aussi -- ce qui est nouveau -- les gestes du métier, et prend des notes sur la vie de travail. Car, on l'aura compris, il n'y a évidemment pas de moulin vivant sans meunier. Sa thèse de 3^e cycle, augmentée, paraît en 1976. C'est un premier jalon. Le second est aussi important et opère le décentrement. C'est l'époque des premières « histoires de vie ». Mais on ne peut se satisfaire de cette mode qui souvent monte en épingle une individualité (chère aux ethnologues) en escamotant parfois les structures sociales (chères aux sociologues). Au fil de ses enquêtes de terrain, Rivals cherche des informateurs, et en Anjou il comprend qu'il a trouvé parmi eux le « grand témoin ». Commence alors une aventure qui allait durer plusieurs années -- entretiens oraux, sollicitations écrites, échanges épistolaires -- « aventure totale » où le chercheur et le témoin deviennent coauteurs d'un très riche dialogue, un livre à deux voix.

Cela donne un ouvrage exemplaire trop peu connu des ethnologues et des sociologues sans doute parce qu'il n'a pas été publié dans les collections qu'ils fréquentent ordinairement. Cet ouvrage a été publié à Marseille, en 1983, aux éditions J. Laffitte. Préparé entre 1976 et 1982, ce livre est un moment important dans l'élaboration du grand oeuvre, la thèse d'état soutenue en 1985, organisée en 3 tomes : *Le moulin, Le meunier, Une symbolique*. Un millier de pages, des centaines de documents. C'est sous une forme plus ramassée, plus synthétique, en deux volumes de 240 pages chacun, que se présente aujourd'hui le livre définitif dont je me propose de rendre compte.

Nous voici donc devant un millénaire de meunerie en France et en Europe. Il s'agit, plus que du moulin, de la meunerie traditionnelle dont on avait largement oublié et le rôle et l'importance. Le projet est clairement affirmé : « L'histoire classique a, depuis longtemps, étudié le temps des cathédrales et le temps des châteaux en oubliant le temps des moulins et des meuniers sans le travail desquels châteaux et cathédrales, villes et campagnes de France et d'Europe n'auraient été ni aussi riches ni aussi beaux... L'ethnologie classique a plusieurs fois étudié l'importance et le rôle du forgeron

africain, opérateur technique mais aussi magique des "sociétés primitives"... Mais s'est-on préoccupé de l'importance et du rôle du meunier de nos sociétés occidentales ? »

Le premier volume intitulé *Une technique et un métier* place le moulin et le meunier au coeur des subsistances, depuis la faible « réponse des grains » des X^e-XII^e siècles jusqu'à la recherche du « multiplicateur d'abondance » à la fin du XIX^e siècle. La première partie traite du couple que constituent l'homme et la machine. Mais quelle est cette « machine universelle » qui se présente sous les quatre formes du moulin à eau, du moulin sur bateau, du moulin marémoteur et du moulin à vent ?

Le moulin à eau est connu quelques siècles déjà avant notre ère. Cette construction rustique consiste en une paire de meules, deux gros disques de pierre dont le supérieur tourne au bout de l'axe vertical d'une roue à pales horizontale actionnée par le courant d'un ruisseau. Mais, au I^{er} siècle avant notre ère, Rome ou l'Orient ont mis au point un nouveau dispositif dont la première mention, semble-t-il, apparaît en 64 au palais de Mithridate, roi du Pont, ainsi que dans un épigramme d'Antipater. Vitruve a très bien décrit cette roue verticale devenue motrice et l'engrenage qui entraîne la rotation des meules.

En 537, lors du siège de Rome par les Barbares qui ont coupé les aqueducs fournissant la ville en eau potable et les moulins en énergie, le général Bélisaire a l'idée d'amarrer des bateaux aux piles des ponts, de disposer entre eux des roues et d'y installer des moulins. Le moulin flottant (ou moulin-bateau, ou moulin à nef) vient de naître de l'union du moulin et du bateau (immobilisé) : ainsi l'explique Procope dans son *Histoire des Guerres*.

Aux XI^e-XII^e siècles des documents signalent les premiers moulins fonctionnant avec la marée : Douvres puis le Pays basque et la Bretagne, lointains ancêtres de l'usine marémotrice de la Rance.

Enfin, autour de 1180, le moulin à vent fait irruption en Normandie française et anglaise ainsi qu'en Flandre, mais aussi en Provence, et, en 1191, au siège d'Acre. Il s'agit d'une cabine de bois orientable sur un pivot, qui porte des ailes à la surface d'entoilage variable selon la force du vent. Ce moulin à vent est une invention occidentale.

Si la mouture des céréales est et reste la fonction primordiale, cette machine aux quatre formes peut traiter tous les produits (minéraux, végétaux, animaux); elle peut exprimer l'huile, fouler le drap, souffler la forge et marteler le fer, scier le bois, tanner les cuirs, etc. Rivals décrit cela dans un chapitre intitulé « La machine universelle » qui atteste de l'extraordinaire plasticité des techniques : deux récepteurs (roue à eau, roue à vent), une demi-douzaine de transmissions (directe, indirecte, came...), une douzaine d'opérateurs (meules horizontales ou verticales, maillets, pilons, marteaux, roues à pales, vis d'archimède...). Tels sont donc les aspects du « matériel ».

Qu'en est-il, dès lors, du métier du meunier ? Ce singulier est trompeur et dissimule en fait l'existence de quatre métiers.

Que savons-nous des meuniers du fleuve, des moulins à nef de la Seine, de la Garonne, de la Loire ou du Rhône ? Les deux points forts de cette évocation, presque au-delà de l'histoire, sont la rapide analyse du roman italien de Riccardo Bacchelli, *Les moulins du Pô*, et, en 1990, le reportage photo de l'auteur sur le dernier moulin-bateau de Kuklijn, en Yougoslavie.

Pour les meuniers du vent, la littérature et l'enquête technique et photographique sont mises à contribution ainsi que deux ou trois histoires de vie.

Sur les meuniers de la mer, point de textes. C'est donc dans les entretiens obtenus en Charente, sur la Rance, dans les Côtes d'Armor ou dans le Golfe du Morbihan que Rivals a puisé l'essentiel. Mais on sent qu'il se limite : le sujet mériterait un ouvrage à lui seul. En fait c'est le meunier de rivière qui est le plus sûrement installé au milieu de sa clientèle. Aux documents s'ajoutent au moins deux grands romans proches du récit ethnographique : *Le meunier d'Angibaut* de George Sand et *Le moulin du Frau* d'Eugène Le Roy. Le Grand Louis et les Nogarets sont de superbes meuniers de l'eau, liés à leur travail et à leur clientèle, et engagés dans les débats de leur temps. Il en est généralement de même pour les meuniers interrogés ces dernières décennies.

Au bout de ce trop rapide résumé, on devine la question : quatre métiers ou un seul ? Plutôt un « métier commun » marqué d'un « brin d'irrégularité ». Et l'auteur nous convainc, preuves à l'appui, qu'il y a des « façons meunières de naître, de vivre et de mourir ». L'ensemble de ces particularités permet de construire un excellent portrait (un idéal-type) du meunier millénaire, de cet intermédiaire technique, social et culturel plutôt paradoxal « Ni noble, ni clerc, le meunier est roturier par son travail, mais sa connaissance de la nature, ses prévisions météorologiques, sa maîtrise de la technique en font un personnage peu commun : ce rationaliste soucieux d'instruction ne serait-il pas un peu magicien, ou sorcier ? Il fait bien partie du peuple mais il aspire au progrès et à l'ascension sociale. »

Une partie du premier volume s'attache à l'histoire de ce couple moulin-meunier : *Un millénaire de meunerie, d'une révolution à l'autre*.

Le moulin et le meunier sont au coeur de la révolution industrielle médiévale : le moulin libère la main-d'oeuvre nécessaire au défrichement et à la construction de villages, de châteaux, d'églises, de maisons... et de moulins.

S'appuyant sur les historiens, notamment sur ceux qui ont examiné les siècles d'entre l'Antiquité romaine et le Moyen Âge, Rivals centre son attention sur ce moment crucial que constituent les X^e-XII^e siècles. Il n'ignore pas que Rome a connu le moulin à eau, et même des usines de meunerie comme celle de Barbegal, que le progrès technique et le développement économique sont lents, divers et difficiles à cerner.

Essor démographique, économique, technique sont les éléments (tantôt causes, tantôt effets) de ce qu'on appelle la révolution médiévale; ce sont bien les grands commencements de ce « long Moyen Âge » que défend Le Goff. Mais qu'est-ce qu'un ethnologue peut apporter de neuf au concert des médiévistes ? Sans doute plus qu'on ne le pense, en particulier grâce aux principes de Durkheim et de Mauss et surtout au principe heuristique du « fait social total » qui permet de penser le changement médiéval comme « total ». Totalité nouvelle et surtout durable, fondatrice : toutes les cellules d'habitat, hameaux ou villages, quartiers ou villes, ont le moulin pour nouveau centre économique, technique et social. Le couple moulin-meunier intéresse la noblesse seigneuriale, l'église féodale et le peuple tout entier des paysans, artisans et commerçants bourgeois en voie de développement.

La quête des premiers moulins est inséparable de celle des premiers meuniers. Un des points forts de la démonstration est que la meunerie antique n'est qu'une annexe de la boulangerie (la meule domestique est tournée par les femmes tandis que le lourd moulin romain est actionné par des animaux, des esclaves ou des forçats et appartient au boulanger, maître de l'annone). Avec la mise en place de la féodalité c'est tout autre chose: les statuts d'Irminon en 833, plus tard ceux d'Étienne Boileau en 1268 montrent l'émergence du meunier comme « ministériel », dépendant du seigneur, chargé d'un ministère qui est aussi un métier. L'invention médiévale, ce n'est pas le moulin mais

bien le meunier, et la règle -- qui ne fut jamais si absolue -- pourrait être : à moulin banal, meunier banal. Le seigneur s'engage à construire un moulin, à eau ou à vent, et les paysans sont tenus de venir y moudre leur grain.

Cela a pu se faire soit par convention soit en vertu du droit du plus fort. Cette question de la banalité, sous ces deux formes, a été vivement débattue au XVIII^e siècle. Les auteurs de l'*Encyclopédie* ainsi que les rédacteurs des cahiers de doléances du printemps 1789 se demandent comment améliorer « l'art de moudre » qui est aussi l'art de nourrir le peuple d'une nation. Le blé, la farine, le pain sont des denrées économiques mais aussi politiques. On n'a pas oublié Louis XVI : le boulanger, la boulangère et le petit mitron.

Le travail de Rivals s'enracine donc dans le temps long de l'histoire, tout près des préoccupations sociales et politiques de la subsistance. La période révolutionnaire est l'occasion de se poser la question de la propriété du moulin. La vente des biens nationaux, du clergé puis de la noblesse vient brouiller les cartes : désormais -- mais c'était partiellement vrai avant 1789 -- quiconque en a les moyens peut construire et exploiter un moulin. Et le meunier, au nom de la liberté d'entreprendre, doit conquérir sa clientèle. Son sort n'est plus lié à celui du seigneur. Il y a donc un « ancien » et un nouveau régime de la meunerie. L'anthropologue interroge ici un grand nombre de documents. L'analyse du livre de Carlo Ginzburg, *Le fromage et les vers*, permet de réexplorer la personnalité et « l'univers d'un meunier » du XVI^e siècle, tout près de Venise. Le travail du meunier prédispose-t-il à la critique sociale et religieuse ? Rivals n'en doute pas.

Combinant documents d'archives, oeuvres littéraires, entretiens et témoignages, créations cinématographiques, l'auteur nous fait approfondir les activités techniques et quotidiennes de ce personnage et de son environnement immédiat.

Voilà un artisan qui conduit une machine dont la fonction est de transformer et qui ne produit rien que de la farine. Les paysans peuvent dire de lui qu'il ne fait rien et pourtant il produit la vie. Rôle à la fois ordinaire et extraordinaire dont le meunier tire un étonnant profit réel et symbolique. Ainsi apparaissent donc le moulin et le meunier : un « personnage » et un « lieu de vie ». Rivals nous montre ce couple homme-machine dans la tourmente de ce qu'il appelle la « révolution terminale » du XIX^e-XX^e siècle (par opposition à la « révolution inaugurale » du X^e-XII^e siècle) avec la montée du capitalisme, le développement de la minoterie à turbine (en attendant la vapeur, l'électricité ou le diesel), à cylindres et à plansichters (autour de 1880-1900). Tels sont les acquis considérables (pour beaucoup d'entre nous ce seront des découvertes) du premier volume.

Le second volume, pourtant fortement lié au précédent, est tout autre. Il nous entraîne dans ce qu'on appelle volontiers aujourd'hui l'imaginaire ou le symbolisme et s'intitule *Une symbolique sociale* (on trouvera en note les raisons qui rendent notre auteur très critique vis-à-vis de ces « concepts flous » et peut-être suspects). Il s'agit ici d'un corpus considérable des oeuvres écrites ou figurées, populaires ou lettrées, dans lesquelles il recherche inlassablement, au travers des « formes » les plus diverses, ce qui « fait sens ». Quelles « représentations sociales » (concept durkheimien-maussien retravaillé par Moscovici et Jodelet) sont à l'oeuvre dans les choses, les gestes, les mots ? Le couple moulin-meunier constitue une « forme matérielle et vivante » dont la matérialité, rapidement relue, nous conduit jusqu'à l'épanouissement imprévu d'images et de symboles. Les titres des chapitres indiquent, par des verbes, la dynamique de ce rapport

génétique des choses et des actes aux idées et aux images. Construire, moudre, chanter et danser, conter, penser le monde...

Que retenir dans cette profusion solidement ordonnée ? Que le moulin est (comme) une personne ? Il est en effet analysable tel un corps vivant et sexué, il porte un nom, attaché à une lignée, parfois à un blason.

La mouture a lieu « au centre du microcosme », le moulin est au noeud d'une topologie (analyse sociologique du paysage), d'une écologie (on appréciera l'humour des pages consacrées à l'âne, ce compagnon obligé) décelable dans les plis et les replis d'une bonne centaine de proverbes généralement lapidaires et au double sens : concis, ils jettent souvent la pierre au meunier voleur, trompeur, exploiteur. C'est pourtant une tout autre tonalité qui marque les chansons qui tournent en majorité autour du désir. On découvrira l'implicite du cycle de Marion (courtisée par le meunier tandis que les meules moulent le grain et que le loup mange l'âne), des dialogues entre meunière et chasseur (la meunière « gibier d'amour »), et même des rêves festifs contenus dans « Viendrez-vous, jolie meunière ? » ou encore dans « Le moulin rouge ».

Ce « temps des moulins » réserve à ses lecteurs d'autres grands moments. La très fine étude d'un des *Contes de Canterbury* de Geoffroy Chaucer (1385) raconte le quintuple châtiment d'un meunier voleur que deux jeunes clercs sont venus contrôler et punir, en lui « volant » sa femme et sa fille. Remarquable analyse qui combine avec bonheur travail structuraliste, lecture dynamique et réflexion sur la « morale ». Nous sommes loin des deux fabliaux à l'origine de cet étonnant morceau.

Pour Rivals, il est évident que ces « représentations », quelle que soit leur autonomie relative (art de conter, d'écrire, de peindre, de sculpter), gardent un rapport (étroit ou ténu) avec leur référent : la machine et ses servants se trouvent donc au centre de notre culture millénaire. Ainsi le moulin et la meunière sont-ils (selon l'expression célèbre de Lévi-Strauss) « bons à penser ». Rivals précise « bons à penser le corps, la société et le monde ».

Cette recherche herméneutique amène notre auteur, que la nécessité pousse à franchir allègrement les barrières disciplinaires, à analyser aussi bien des images populaires que des tableaux de maîtres. Sous sa conduite, nous découvrons les significations jusqu'ici inaperçues du *Cortège de noce rustique* ou encore du *Portement de Croix* de Pieter Bruegel l'Ancien, le Philosophe. Des oeuvres d'autres auteurs sont aussi traitées, mais ces deux analyses, magistrales, sont particulièrement probantes; ces tableaux avaient déjà été explorés mais, faute de connaître la réalité et la symbolique du moulin, leur sens le plus profond n'avait pas été trouvé. Les choses autant que les mots sont bien sûr polysémiques, il n'est donc pas rare de trouver des sens différents voire contradictoires (on parle de la bipolarité des symboles) ; en fait ces significations, pour Rivals, sont organisables selon quatre axes symboliques qui nous disent la production, le travail et la paix mais aussi la reproduction, la sexualité et l'amour (moulin des amours), ils nous disent en outre la transformation du matériel vers l'idéal (thème du moulin mystique), et le fonctionnement heureux du monde et l'utopie de l'éternelle jeunesse (moulin de jouvence).

Nous voici donc confrontés à un genre inhabituel : une sorte de monographie totale, ouverte, bien écrite et où l'humour de certains passages ne fait que souligner le sérieux. OEuvre « achevée », pourrait-on dire, qu'on aimerait voir prolongée, autrement que dans les livres à la mode, par une réflexion sur la fin du processus : de la farine au pain, du meunier au boulanger.

Dans sa préface, Jacques Le Goff, l'éminent médiéviste, qualifie l'ouvrage de Claude Rivals de « somme inspirée, chef-d'oeuvre dans tous les sens du terme... ». Au lecteur d'apprécier et de réfléchir à la place du moulin dans le patrimoine occidental.

NOTES

1. Claude Rivals est mort à Toulouse le 27 avril 2002 à 69 ans. Je l'aurai connu pendant une vingtaine d'années. Nous aurons partagé des heures d'enseignements et assuré à plusieurs reprises des missions de formation à la recherche destinées à des enseignants et étudiants marocains. Claude Rivals s'est révélé, son goût pour la pédagogie aidant, un pilier non seulement des enseignements de sociologie et d'ethnologie mais de la réflexion autour de l'évolution de ces disciplines pour mieux répondre aux besoins de la formation des étudiants. C'est donc en toute connaissance de cause que je puis dire son talent d'enseignant et sa grande culture. Amoureux du détail, esprit curieux et clair, il aimait passionnément aller sur le terrain, chercher, observer, écouter, raconter. Il parlait des moulins comme personne. Je l'ai vu travailler au quotidien et j'en suis, aujourd'hui encore, ébloui. Claude Rivals était mon ami et il restera, nous le savons, une référence.

2. M. Bloch, « Avènement et conquête du moulin à eau », *Annales d'histoire économique et sociale*, 1935. C. Parain, « Rapports de production et développement de forces productives : le moulin à eau », *La Pensée*, 1964.